

Journée colloque du samedi 25 janvier 2020

AU CENTRE CULTUREL DE LA TOURETTE

L'enfance, une traversée pour la vie

1. MATINÉE : INTERVENTION DE BÉNÉDICTE DESCARPENTRIES, PSYCHANALYSTE

Comment nous souvenons-nous de notre enfance, quelles traces en avons-nous, quelle relecture en faisons-nous ? Sur quels fondements nous sentons-nous ancrés ? Qu'est-ce qu'il nous a été donné ? Qu'est-ce qu'il nous a manqué ? Que nous en reste-t-il ? Nous partirons de ces questions, sur lesquelles nous nous arrêterons, pour mettre en perspective un travail pluridisciplinaire qui se conduit depuis plus de dix ans sur les enjeux et des conséquences pour les enfants de la séparation du couple de leurs parents.

A. UN TITRE EN TROIS MOTS

L'enfance

La traversée

La vie

B. ÊTRES DE RELATION ET ÊTRE EN RELATION

Être uni pour se séparer

Être écouté puis se mettre à parler

Être porté, trouver ses appuis et se tenir debout

C. LES ÉPROUVÉS DEPUIS L'ENFANCE

Chagrin et consolation

Peur - angoisse et confiance

Jalousie et partage

D. TOUS LES TEMPS DE LA VIE EN NOUS

Les métamorphoses de nos vies

Prendre le temps de ce qui nous est donné

E. TEMPS DE RELECTURE ET D'ÉCRITURE POUR APAISER DES MAUX DE L'ENFANCE

Bibliographie citée

- AMEINSEN Jean-Claude et ARNOLD François,
Les Couleurs de l'oubli, Les éditions de l'Atelier, 2014
- BALMARY Marie, *La Divine Origine*, Grasset, 1993
- BOBIN Christian, *Autoportrait au radiateur*, Gallimard, 1997
L'Épuisement, Folio, septembre 2018, n°5919
- DE FOMBELLE Timothée, *Neverland*, Poche, 2019
- HUSTON Nancy, *Bad Girl*, Actes sud, 2014
- JACQUET Mariette, *L'Enfant citron miel*, Desclée de Brouwer, 1997
- JULIET Charles, *Lambeaux*, P.O.L, 1995
Lumières d'Automne, P.O.L, 2010
- SINGER Christiane, *Les Âges de la vie*, Albin Michel, 1990
- VASSE Denis, *Le Temps du désir*, Seuil, 1969
La Chair envisagée, Seuil, 1988
- Delphine DE VIGAN, *Les Gratitudes*, Jean Claude Lattès, 2019

« Je reviens au début. Je reviens à trois ans. J'aime les enfants de trois ans. Je les vois comme des fous ou des aventuriers du bout du monde. Il n'y a que l'enfance sur cette terre. Je la reconnais d'instinct, même chez ceux qui ont cru l'étouffer sous le poids de leur vie. Même chez ceux-là je devine l'enfant et c'est à lui que je parle et c'est lui seul qui est là pour toujours dans le cœur comme dans une salle de classe vide.

Pendant quarante ans, j'ai appuyé mon cœur sur le cœur d'un enfant de trois ans. Pensées, sensations venaient éprouver leur puissance en s'appuyant sur cette clef de voûte de trois ans. Lorsque privé de secours, j'hésitais sur le chemin à prendre, je me tournais vers cette figure ensauvagée pour y trouver le calme. Nous ne ferons jamais assez confiance à cette enfance en nous. Là où les mots font défaut, elle parle. Là où nous ne savons plus, elle tranche ».

Christian BOBIN, *L'Épuisement*, p. 23

« L'enfant est le père de l'homme, a écrit le poète anglais Wordsworth, orphelin de mère à sept ans. Depuis quelques décennies, on mesure mieux l'importance pour une vie de ce qui s'est passé en son début. L'enfant que nous avons été détermine l'adulte que nous sommes devenus. Qui plus est, il a toute chance de demeurer en lui, de l'accompagner sa vie durant. Ainsi bien des êtres continuent de porter en eux, blotti dans leurs limbes, un enfant blessé, un enfant qui fut peut-être un orphelin, ou un mal-aimé, ou bien encore, ce gamin qui était rejeté, maltraité, et qui, plutôt que des gestes d'affection, ne recevait que des coups ».

Charles JULIET, *Lumières d'Automne*, Journal VI, p. 109

« Je suis orthophoniste. Je travaille avec les mots et avec le silence. Les non-dits. Je travaille avec l'absence, les souvenirs disparus, et ceux qui resurgissent, au détour d'un prénom, d'une image, d'un parfum. Je travaille avec les douleurs d'hier et celles d'aujourd'hui. Les confidences.

Et la peur de mourir.

Cela fait partie de mon métier.

Mais ce qui continue de m'étonner, ce qui me sidère même, ce qui – encore aujourd'hui, après plus de dix ans de pratique – me coupe parfois le souffle, c'est la pérennité des douleurs d'enfance. Une empreinte ardente, incandescente, malgré les années. Qui ne s'efface pas.

Je regarde mes vieux, ils ont soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix ans, ils me racontent des souvenirs lointains, ils me parlent d'époques anciennes, ancestrales, préhistoriques, leurs parents sont morts depuis quinze, vingt, trente ans, mais la douleur de l'enfant qu'ils ont été est toujours là. Intacte. Elle se lit sur leur visage et s'entend dans leur voix, à l'œil nu je la vois battre dans leur corps, dans leurs veines. En circuit fermé ».

Delphine DE VIGAN, *Les Gratitude*s, p. 115

Avec Delphine De Vigan je pourrais dire qu'il n'y a pas d'âge pour venir et revenir parler de son enfance : elle nous marque à jamais. Elle est le creuset par lequel nous nous forgeons : le rapport à ceux qui nous ont conçus, notre père et notre mère dans le meilleur des cas, qu'ils aient été absents ou présents et de quelle façon ? Se sont-ils révélés aimants, bienveillants ou maltraitants ou seulement inexistantes ? Ont-ils été trop présents, voire abusifs, intrusifs ? Ai-je eu la chance de grandir auprès d'eux, m'ont-ils accueilli avec joie ou m'ont-ils refusé, rejeté ou encore la mort les a-t-elle fauchés par accident ou maladie et comment ai-je dû faire avec cette blessure ? Avons-nous des frères et sœurs ? Qui sont-ils, quelle est ma place dans la fratrie, vont-ils bien ou ai-je eu et ai-je encore besoin d'en prendre soin ?

Le contexte de notre venue au monde est également déterminant et les événements qui vont émailler les quinze premières années de notre vie vont être le terreau qui nous permettra ou non, à l'âge adulte, d'être en mesure de partir ou non, seul, à notre tour, à la conquête du monde et de quitter père et mère, ce qui semble être le meilleur des cas : tenir debout et aller, qui vient faire résonance avec cette phrase biblique : « *Va pour toi, de ta terre, de ton enfantement, de la maison de ton père, vers la terre que je te ferai voir* » que Marie BALMARY¹ nous indique comme les trois enveloppes que l'humain a à quitter.

Ce sont ces questions qui vont traverser et occuper le travail thérapeutique et qui vont être mises pour les adultes en rapport avec leur vie actuelle et les désordres ou affects qui les habitent et, pour les enfants, qui vont être posées dans l'actuel de leur histoire.

Mais nous ne sommes pas que le fruit de nos parents et des événements qui nous ont marqués. Aucun de nous ne se réduit à ce qu'il croit être, ni à ce qui lui est arrivé et/ou à ce qu'il imagine. Il y a une part irréductible de nous-mêmes, que la psychanalyse appelle le sujet, celui qui peut dire « Je » et qui s'exprime dans la réponse personnelle, unique et singulière que nous allons donner à la vie, que nous avons reçue quelles que soient les conditions dans lesquelles nous les avons reçues, et même si ces conditions ne sont jamais conformes à notre imaginaire et qu'au bout du chemin il peut y avoir, dans le meilleur des cas, une acceptation, un consentement à ce que ce fut ce chemin-là et non un autre. Quel combat parfois pour en arriver là ! C'est ce que je vous propose d'interroger ce matin.

Nous savons tous que notre enfance nous marque, qu'elle nous façonne et imprime en nous des marques indélébiles. C'est le temps de tous les apprentissages, de toutes les connaissances essentielles, qui touchent à l'essence de notre être. Lorsque le titre « L'enfance, une traversée pour la vie » m'est venu pour cette journée, je pensais à tous ceux qui m'accordent leur confiance pour parler de ce qui les fait souffrir ou les empêche d'avancer, tous ceux que j'écoute quotidiennement et qui, sans cesse, quel que soit l'âge, reviennent sur les temps d'avant, sur ce qui les a construits, parfois détruits, sur les premiers liens sur lesquels se sont tissés leur mise au monde, sur les événements qui sont survenus.

1. Marie BALMARY, *Le Sacrifice interdit, Freud et la Bible*, Paris, Grasset, 1986, p. 128

Ce titre permettait aussi de faire entendre le pourquoi du travail de l'association que nous avons créée avec quelques collègues dans un partage de réflexions et un travail d'élaborations pluridisciplinaires qui essayent de prendre en compte et d'ouvrir les questions autour de « l'enfant au milieu de la séparation de ses parents ». Depuis plus de dix ans, les demandes de consultations pour les enfants avaient pour motif la séparation de leurs parents et ceci de plus en plus tôt dans leur vie, parfois des bébés, parfois avant la naissance.

Envisager de parler du travail de l'association, c'était le faire à plusieurs car une association c'est par définition un regroupement de personnes. En l'occurrence nous sommes des professionnels des champs de la justice, du soin et du social et cet après-midi nous partagerons avec vous des films qui sont des résumés de nos journées d'études, fruits de nombreuses rencontres et élaborations communes.

Il y aura donc deux temps dans cette journée :

- un premier pour aborder les enjeux de l'enfance en nous, alliant gravité et légèreté,
- et un temps qui fait appel à notre responsabilité de professionnels.

Nous partagerons avec vous la manière dont, à partir des enjeux de l'enfance, un travail collectif de professionnels s'est mis en place avec une préoccupation de formation mutuelle dans une démarche d'attention pour les enfants d'aujourd'hui. Ceux-ci sont embarqués dans des problématiques, nouvelles pour nous, qui sont pour eux leur mise au monde. En tant qu'adultes dont les professions touchent aux conditions de vie des enfants, nous réunir et réfléchir ensemble à ces nouvelles données pourrait permettre des réponses ajustées à leurs besoins. C'est de cela dont nous témoignerons tout à l'heure.

1. UN TITRE COMME UN ITINÉRAIRE BALISÉ PAR TROIS MOTS : ENFANCE, TRAVERSÉE ET VIE

Avant de prendre la route, étudions la carte, arrêtons-nous un moment sur chaque mot pour en dessiner les contours et les approfondir un peu plus tard, les approcher de plus près, les parcourir ensemble. Enfance, Traversée et Vie qui peuvent s'entendre dans une double lecture.

L'enfance

Le temps de l'enfance est une traversée inévitable, incontournable pour avancer dans la vie. Une fois dit cela, on n'a rien dit : qu'appelle-t-on enfance ? Que sait-on de l'enfance une fois qu'elle est passée ? La nôtre ? Certains l'ont oubliée et sinon elle revient par bribes, par images, par émotions ou sensations. L'enfance des autres ? Elle nous est donnée à voir de l'extérieur par nos enfants ou ceux des proches ou ceux qui nous sont confiés dans nos professions. Ce n'est plus la nôtre

La nôtre est mythifiée, oubliée ou en souffrance. Nous y sommes reconvoqués sans le vouloir et à notre insu lorsque nous accueillons dans la vie un enfant, dit le nôtre, celui que nous avons mis au monde ou que nous avons adopté ou avec lequel il nous est donné de partager la vie, ce qui est de plus en plus courant dans les familles recomposées. Parfois c'est au détour d'autres temps de la vie comme le décès des parents que peuvent se réactiver les rivalités fraternelles et faire se rejouer des émotions d'un autre temps, d'une autre histoire.

La psychanalyse nomme infantile ce qui a marqué et reste en nous des émotions et des sensations ressenties pendant l'enfance. L'infantile est ce qu'il reste en nous et il me semble que cela demande à être attentif dans la réalité du vécu, la traversée effective des temps et des étapes de l'enfance du tout-petit à l'adolescent.

Travailler auprès d'enfants permet de rester proches de leurs préoccupations et de leur approche du monde, cela ne veut pas dire que nous les rejoignons pour autant, mais nous sommes sensibles à leur monde qui ne nous reste pas étranger. Travailler auprès d'enfants permet d'avancer quelques hypothèses sur leur monde et ses nécessités. Il y a l'enfance vécue par chacun, que nous gardons à l'intime de nous, et l'enfance qui est une représentation imaginaire portant les espoirs et les idéalizations d'un temps perdu qui ne repassera plus, sauf pour ceux dont l'enfance a été trop rugueuse pour être mythifiée.

Ce sur quoi nous pourrions être d'accord quant à une expérience commune à tous et à chacun c'est la vulnérabilité de l'enfance, ce temps d'une extrême dépendance à ceux qui nous accueillent dans la vie. Qu'ils soient parents ou professionnels, famille ou institutions, des autres, un autre ou plusieurs autres, qui ont assuré le minimum vital pour que chacun de nous puisse être ici aujourd'hui. Nous y reviendrons.

La traversée

Arrêtons-nous sur le mot *traversée* qui induit une trajectoire et une notion de temps, il faut du temps pour traverser mais de quel temps parlons-nous ? Un temps linéaire qui s'inscrit sur un continuum ? En grec, nous trouvons le « *chronos* » à cet endroit, un temps comptable repérable et objectivable, ce qui permet de parler à juste titre de bébé, d'enfant et d'adolescent pour continuer sur le jeune adulte puis l'adulte dans sa maturité puis la personne âgée et le vieillard. Ce découpage linéaire qui ne cesse de se dérouler. Nous savons que ces notions, ce découpage et les conceptions qui y sont associées évoluent tout le temps :

- La représentation du bébé a beaucoup changé depuis les années 1960 avec notamment la parole et l'engagement public de la psychanalyste Françoise Dolto et les émissions de radio « *Lorsque l'enfant paraît* » qu'elle animait en 1976.

- La notion d'adolescence est assez neuve et nous ne savons plus trop à quel moment commence l'âge adulte avec le phénomène de ces jeunes adultes qui ont du mal à partir de chez leurs parents.

Par ailleurs, le temps de la maturité rencontre de nouveaux découpages : on parle de seniors, de troisième âge puis maintenant de quatrième âge qui caractérise le stade de la grande dépendance des aînés. D'une dépendance à une autre dépendance : un trajet d'une vie quand il n'y a pas d'accrocs de parcours.

Toujours en grec, le temps a un autre mot le « *kairos* » qui désigne un vécu intime du temps ainsi que l'opportunité, le temps opportun.

Cela aurait également à voir avec la traversée, mais de quelle traversée s'agit-il et quelles sont les conditions favorables ou défavorables à cette traversée ? Les éléments sont aussi bien intérieurs qu'extérieurs. C'est ce que nous allons essayer d'approcher et de préciser ensemble au cours de cette journée.

La vie

Troisième mot sur lequel s'arrêter avant de prendre la route : La vie. Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce qu'être vivant ? Ce que nous savons de la vie c'est qu'elle nous est donnée, que nous ne l'avons pas demandée, ni voulue, ni souhaitée mais qu'elle est au mieux voulue, souhaitée par d'autres ou au pire subie. Donnée, il nous est demandé implicitement de l'accepter et de la reprendre à notre compte car sinon nous ne serions encore une fois pas là, ici et maintenant.

La vie comme don, tout le monde ne la définit pas ainsi. Pouvons-nous poser le postulat entre nous aujourd'hui, que la vie nous est transmise par d'autres et qu'en acceptant de la recevoir, nous la transmettons à notre tour, de quelque façon que ce soit ? La vie qui se transmet est bien au-delà du biologique. La transmission de la vie nous échappe, elle met en jeu notre désir et ce désir inconscient qui nous révèle comme êtres de désir « allant-devenant » comme le disait Françoise Dolto.

« En vérité l'homme n'a pas la parole. Il en est la trace. Quand elle surgit en lui, il croit la prendre. Il croit donner ce qu'il reçoit. En fait, il ne fait que transmettre la parole et la vie. Il ne donne que ce qu'il reçoit. Là se situe toute sa responsabilité. Il a à se laisser devenir responsable du mouvement qui le crée ».

Denis VASSE, *Le Temps du désir*, p. 85

La vie a plusieurs dimensions, elle s'inscrit dans du biologique sinon elle ne serait pas et ce biologique répond à des lois propres. Je ne les connais pas et elles sont hors de mes compétences mais elles peuvent m'amener à un émerveillement devant l'intelligence du corps que nous avons, qui ne cesse de se régénérer, de se réparer, de cicatriser lorsque des heurts adviennent. Cette vie plus forte que tous les malheurs se manifeste dans le corps mais tout autant sur le plan psychique.

Toujours en grec, deux mots permettent d'approcher cette subtilité qui fait que nous pouvons écrire en français vie ou Vie. En grec cela fait : *Bios* et *Zoé*.

« Dans ce monde il n'y a que la joie qui m'intéresse. Ce que j'appelle « joie » est de même envergure que la vie – quelque chose de brillant comme une larme sur un visage ou comme un bouton-d'or dans l'herbe, sans que l'on puisse distinguer entre ces deux lumières.

Il y a un instant où notre vie, sous la pression d'une joie ou d'une douleur, rassemble ce qui, en elle, était auparavant dispersé – comme une ville dont les habitants abandonneraient leurs occupations pour se réunir tous sur la grand-place.

Cet instant peut arriver à n'importe quel âge, à deux ans comme à quarante. Ce qui est créé-là ne cessera plus ensuite de répandre ses effets jusqu'à notre dernier souffle.

Ce qu'on appelle le charme d'une personne, c'est la liberté dont elle use vis-à-vis d'elle-même, quelque chose qui, dans sa vie, est plus libre que sa vie ».

Christian BOBIN, *Autoportrait au radiateur*, p. 34, 41, et 47

2. ÊTRES DE RELATION ET ÊTRE EN RELATION

Nous sommes d'abord et avant tout des êtres de relation ; relation suppose deux sujets. Notre mise au monde est à chaque fois unique, particulière et touche cependant à l'universel. Elle m'apparaît demander à chacun de ceux qui accueillent le bébé puis l'enfant, une attitude qui se résume par deux paroles prononcées par Léo SCHERER² pour introduire une de ses conférences, que je reprends, tant elles me semblent fondatrices et essentielles : « Il est bon que tu vives » et « Je suis avec toi ».

« Il est bon que tu vives », c'est reconnaître d'emblée, pour « l'autre » qui accueille, l'altérité qui fonde l'arrivée d'un nouvel être au monde et une confiance dans la vie qui lui est donnée et que le bébé accepte d'emblée par l'inspiration qu'il prend en ressentant le souffle qui le pénètre.

« Je suis avec toi », c'est indiquer et reconnaître la position de solitude intrinsèque de chaque être. Nous naissons et nous mourons seuls. Certaines épreuves de la vie, nous sommes seuls à les traverser, par contre, nous sommes reliés les uns aux autres et d'autres sont là avec nous, pas à la place de nous, mais à côté de nous. Et cela, pour un enfant qui arrive au monde, cette assurance de pouvoir compter sur ceux qui sont là et qui l'accueillent est fondamentale.

Vous verrez cet après-midi des vidéos où il sera question de « l'enfant inscrit dans la génération ». Être inscrit dans la génération, c'est être accueilli par d'autres qui ont déjà traversé ce passage, et un jour, à son tour, être en mesure d'accueillir ceux qui arrivent et savoir se retirer.

« Toute vie intérieure est un « Je » en attente d'un « Tu ». Et nous avons tous été, avant de naître et après notre naissance, un « Je » qui ne savait pas dire « Je » et qui était en attente de quelqu'un qui nous dirait « Tu ». Sans mémoire de ce qui nous attendait. Sans mémoire de ce qui nous est alors advenu. La découverte du monde. La première relation ».

Jean Claude AMEINSEN³

2. Léo SCHERER, *Le Combat spirituel, Choisis la vie*, Édition Vie Chrétienne, 2018

3. Jean Claude AMENSEIN, *Les Couleurs de l'oubli*, Les édition de l'Atelier, 2014, p. 77

De ces mouvements fondateurs qui construisent notre être, je voudrais aborder trois aspects :

Être uni pour se séparer

Toute la vie est un processus de rencontre et de séparation depuis notre naissance jusqu'à notre mort. Nous commençons notre vie intra-utérine pendant neuf mois au rythme d'une autre qui se laisse habiter peu à peu en son intimité et laisse prendre place aussi à ce bébé en elle, jusqu'à souhaiter sa sortie pour retrouver son propre rythme interne et ses propres sensations. Ils sont deux dans cette traversée de la gestation, ils ne vont pas pouvoir se quitter si vite, il faudra se reconnaître mutuellement pour s'apprivoiser, prendre le temps, l'un et l'autre, de vivre séparés.

Ce temps-là de la naissance est très dense, il métamorphose tout. Les places de chacun sont bousculées dans la génération et les affects sont à fleur de peau. Nous ne pouvons pas nous y arrêter en regardant tous les enjeux possibles de cette période, mais nous dire que ce temps inaugural se retrouve dans la suite des processus de naissance que nous aurons à traverser dès que nous serons confrontés à une nouvelle étape de notre vie où perte et découverte se mêlent.

Faut-il pour traverser les étapes de la vie que les premières situations de naissance qui impliquent séparation et rencontre aient pu être suffisamment accueillies, accompagnées, soutenues pour accéder aux autres sans dommage ?

Nous y reviendrons, mais dans les différents processus de séparation, de différenciation que le tout petit a à approcher, à accepter, à consentir l'accompagnement par l'écoute de ses besoins et de ses réponses est fondatrice pour le reste de sa vie.

Être écouté puis se mettre à parler

La parole, spécificité de l'homme, est ouverture à un autre, elle suppose l'autre, elle est intrinsèquement « adresse » à un autre. Parler suppose d'être écouté, la parole commence dans le silence, elle surgit dans le silence habité d'un autre qui écoute, qui nous écoute. La parole nous anime dès notre naissance avant même que nous sachions « parler » avec les mots de la langue maternelle. Dès sa mise au monde, le corps de l'enfant est parole qui demande à être écoutée et interprétée correctement pour aller dans l'éclosion de sa vie. Nous sommes là sur la question de l'interprétation qui exige la relation entre deux sujets. Dans la relation qui s'ajuste, les signaux perçus par les corps sont écoutés et entendus. Celui qui rejoint la souffrance de l'autre et la met en mots remet la vie en circulation. Rejoindre l'autre en s'approchant au plus près des sensations révèle la vie en soi et en l'autre. Parler nous rend vivants, la parole est comme la marque de l'invisible en nous, elle est insaisissable : elle surgit entre nous. Elle laisse des traces et creuse des effets profondément en nous et entre nous.

Dans nos cabinets nous savons tous, les soignants, qu'une parole juste fait circuler la vie à nouveau et que tous les symptômes par lesquels nous exprimons nos souffrances (sans le savoir) lâchent si nous parlons ensemble et que nous parlons vraiment. Mais qu'est-ce que parler vraiment ? C'est d'abord écouter et sûrement ne pas tout dire. Le règne de la transparence, qui est le fait de notre temps, enlève le voile sur les endroits de mystère qu'il est essentiel de garder et de sauvegarder. D'abord, parce que nous ne savons pas tout, que beaucoup de choses nous échappent et particulièrement les ressorts inconscients qui nous régissent. Cet inconscient s'est tissé, engrammé, enfoui dans les toutes premières expériences de notre vie par les sensations et les émois de la petite enfance. Et il reste à l'œuvre dans ce qui nous constitue et nous échappe. L'invisible en nous est tout aussi présent que le visible.

Parler vraiment serait trouver une parole juste, une parole ajustée à l'âge et à la demande de l'interlocuteur et qui trouve en nous même un accord de fond, une résonance. Ce n'est pas une réponse plaquée, toute faite, un prêt-à-porter de la parole, parler vraiment c'est ce que « Je » dis à toi qui me parles et que j'écoute. La parole qui touche est habitée par l'être qui l'énonce.

Être porté, trouver ses appuis et se tenir debout

Au terme de la première année de vie, la joie des parents c'est de voir leur enfant se lever, se tenir debout puis un jour faire ses premiers pas⁴. La jubilation de l'enfant est un plaisir pour ceux qui en sont témoins. Plaisir d'une première fois à chaque fois renouvelée. Signe de détachement, de possibilité de s'éloigner un peu, il faudra encore du temps avant de pouvoir s'éloigner sans se retourner pour vérifier la présence de l'autre pas loin, à ses côtés, avant de ne pas avoir à s'assurer que les bras sont là pour s'y réfugier au moindre vacillement. Pour cela, il faut avoir commencé par être porté, dans les bras. Le bébé n'a pas le choix : s'il n'est pas porté, il ne bouge pas. Ainsi, certains bébés sont mis dans leur lit trop longtemps. Toutefois, nous n'allons pas nous arrêter sur les difficultés mais plutôt baliser ce qui est bon pour le bébé puis l'enfant.

Je participais dernièrement à un week-end sur un travail corporel dont le thème était : « la marche ». La professionnelle qui nous accueillait a insisté sur trois éléments essentiels pour tenir debout : le souffle - les appuis - la pesanteur. J'étais déjà en train de réfléchir à notre journée et j'ai immédiatement fait des analogies métaphoriques avec ces points de structure qu'elle nommait comme essentiels pour la posture «être debout et marcher». En traduisant à ma façon, cela éclairait mes recherches :

- Là où elle mettait souffle, je traduisais parole.
- Là où elle disait les appuis du corps, les pieds, les genoux, les hanches et la colonne vertébrale, je mettais ceux qui accueillent : les premiers autres, mère, père, famille élargie puis ensuite tous ceux qui sont croisés dans nos vies et nous étayent et/ou nous accompagnent sur notre itinéraire.

4. cf. Denis VASSE et les accueillants du Jardin Couvert, *Se tenir debout et marcher*, Gallimard, 1995

• Là où elle indiquait la pesanteur comme indissociable de notre être au monde dans notre corps, j'essayais de traduire cet élément tellement inhérent et constitutif à notre mise au monde qu'il est difficile à identifier. Je l'ai transposé par la vie en nous, ce désir de vie, cet élan vital qui nous échappe et nous constitue jusqu'à notre dernier souffle.

Je trouve chez Marie BALMARY ces lignes qui évoquent ce que j'essaye d'attraper :

« Il semble qu'il y ait une loi, une loi de désir, une loi de l'Esprit. [...] Il y a une orientation, un tropisme de l'humanité vers l'éveil, un éveil de devenir homme. Sauf s'il est privé de tout contact avec d'autres êtres parlants. Il y a chez l'être humain un désir que la nature n'organise pas, un désir qui ne vient pas d'une pulsion mais qui surgit de la rencontre avec l'autre humain : le désir de se parler et de vivre en personne avec d'autres ».

Marie BALMARY, *La Divine Origine*, Grasset, p. 154

3. LES ÉPROUVÉS DEPUIS L'ENFANCE

Les questions avec lesquelles adultes et enfants arrivent en consultation tournent beaucoup autour de la sécurité et de la confiance, non pas directement en ces termes mais dans les désordres occasionnés lorsque cette sécurité et cette confiance n'existent pas. Le versant opposé à la sécurité interne se manifeste par une sensation de dédoublement, d'être spectateur de soi, de se regarder vivre, de se sentir absorbé par mille et une choses et de ne pas pouvoir se centrer ni se poser. Être en difficulté dans la relation avec ses proches, éprouver méfiance, crainte ou sentiment de trahison par ceux-ci, avec comme symptômes une instabilité des enfants, une hyper activité ou des dysfonctionnements de type dyslexie, dysorthographe, dysharmonie.

Peur - angoisse et confiance

De notre naissance et de notre mort, il n'y aura que des témoins, nous-mêmes ne saurons de notre naissance que ce qui en aura été raconté. Nous ne savons que ce que les témoins nous en ont dit, parfois cela se réduit à un acte de naissance avec quelques indications de lieu et d'heure.

C'est dire que, d'emblée, nous sommes institués dans un rapport de confiance. Le bébé arrive dépendant, démuni, à la merci de ceux qui sont là. Espérons-les bienveillants, attentifs et même s'ils le sont, les circonstances extérieures ne le sont pas toujours. Cette extrême vulnérabilité nous la retrouvons à l'autre bout de la vie au moment de la grande vieillesse.

La peur s'inscrit quand l'inconnu ne nous est pas présenté, n'est pas accompagné, là où la solitude est extrême. Pas de parole d'un autre qui permet de prendre de la distance avec notre imaginaire ou la réalité. L'angoisse est autre, elle vient chercher dans l'archaïque qui nous habite, cet infantile en nous.

La confiance elle, n'est pas à chercher en nous, mais par définition en l'autre. Il n'est possible que d'avoir et faire confiance en quelqu'un, celui qui se trouve présent

à nos côtés, et s'il n'y a personne, alors il nous est demandé de faire confiance en la vie qui est là et qui, elle, ne nous abandonne pas. Me vient à l'esprit ce sage adage populaire : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ».

Chagrin et consolation

Ce qui est à la fois propre à l'enfance et se retrouve autrement chez l'adulte, c'est le chagrin. Le « chagrin » est un mot que l'on emploie pour les enfants mais un auteur comme Daniel Duroy⁵ en a fait le titre d'un livre où il raconte son enfance et la douleur qui persiste. Madeleine Chapsal⁶, dans *La Maison de Jade*, parle, à propos de la séparation de son compagnon, d'un chagrin insondable et inconsolable.

Il me semble que le mot chagrin appelle, cherche un autre qui n'est pas là, qui n'est plus, qui est perdu. C'est une douleur psychique nous dit le dictionnaire. C'est pour cela que je l'ai mis en contrepoint du mot consolation. Le chagrin appelle la consolation et la consolation appelle un autre pour sortir d'un état de solitude, car en symétrie de la consolation nous avons la désolation qui renvoie à ce point de solitude en chacun. Et s'il n'y a pas d'autres pour consoler où pouvons-nous trouver, lorsque nous sommes adulte et en proie à ces affects douloureux, les lieux de la consolation ?

Jalousie et partage

Denis Vasse disait : « La jalousie est le refus de partager la vie ».

« *Que la vie nous échappe et se donne à notre insu nous rend jaloux. La jalousie est le signal en nous de l'altérité refusée avant même que nous en sachions quelque chose. Elle monte la garde au même seuil que la colère* ».

Denis VASSE, *La Chair envisagée*, Seuil, p. 99

Notre vie est marquée par la nécessité de la relation, sans laquelle nous ne pourrions pas être vivant dans la présence à soi même et à l'autre. Cela exige le partage de ce qui est donné, en l'occurrence, la vie. Elle est donnée à chacun à profusion parce que la vie est une dynamique, un mouvement qui ne recule devant aucun obstacle.

Et nous, nous nous l'accaparon, nous avons même parfois la prétention de la posséder et d'en faire notre chose. Alors ce que nous avons, nous le conservons, nous le cachons, le mettons à l'abri de peur qu'elle nous soit enlevée. Les enfants qui nous sont donnés, nous pouvons en faire notre chose que nous nous partageons comme des morceaux de gâteau, chacun sa part au lieu d'écouter le poète Khalil Gibran, qui nous dit : « *Vos enfants ne sont pas vos enfants, ils sont les fils et les filles de la vie* »⁷. Comment permettre à nos enfants de devenir fils et filles de la vie ? Quels devoirs nous incombent pour permettre cet accès ? Que veut dire fils et filles de la vie ?

5. Daniel DUROY, *Le Chagrin*, Julliard, 2010

6. Madeleine CHAPSAL, *La Maison de Jade*, Grasset, 1988

7. Khalil GIBRAN, *Le Prophète*, Édition originale, 1923

4. TOUS LES TEMPS DE LA VIE EN NOUS

Les métamorphoses de nos vies

La vie est en mouvement perpétuel, il n'est pas possible de rester dans des états et de s'y installer, notre « Je » est en perpétuelle métamorphose ; les enfants ne cessent de changer, de grandir, de bouger dans leur apparence et en fait ce ne sont pas que les enfants, c'est chacun d'entre nous en permanence dans notre vie.

Prendre le temps de ce qui nous est donné

Il est essentiel de ne pas faire de court-circuit de temps qui sont des étapes de maturation de la vie. Ne pas demander à un bébé de tenir sa tête à la naissance est du ressort de tout un chacun mais ne pas accélérer les processus de séparation inhérents à chaque temps de la vie est beaucoup plus difficile à respecter. Le respect est un mot qui n'a pas encore été employé et qui est important dans la mise en relation des uns avec les autres. Respecter, c'est intégrer que l'autre est différent de moi, c'est tenir compte de cette différence, l'écouter. L'autre n'est pas moi, je ne suis pas l'autre. Le temps que je traverse comme adulte n'est pas, n'est plus le temps de l'enfant. Parfois par méconnaissance, on oblige les enfants à précipiter leur rythme pour se fondre dans celui de l'adulte. Parfois par jalousie, inconsciente mais bien présente, on réitère des passages de notre adolescence comme pour ne pas permettre à son enfant d'accéder au temps qui lui est nécessaire pour faire ses apprentissages de la vie, de l'amour, de l'amitié. Sur cet aspect, il faudrait s'arrêter, car il en va de la responsabilité des adultes mais ce sera plutôt le propos de l'après-midi qui touche à la responsabilité des professionnels et des adultes auprès des enfants.

5. TEMPS DE RELECTURE ET D'ÉCRITURE POUR APAISER DES MAUX DE L'ENFANCE

Écrire n'est pas facile, beaucoup d'écrivains en témoignent mais pour eux c'est une nécessité. Une nécessité impérieuse de trouver les mots sur des situations, sur des événements, sur des sensations. Leur écriture leur permet un chemin personnel qui ouvre sur la rencontre avec d'autres, les lecteurs, et de ce fait un dialogue intérieur et silencieux entre les êtres.

La lecture est un bonheur. Cette mise en mots a sauvé un certain nombre d'enfants du marasme, de la maltraitance, de situations de solitude extrême ou d'enfermement, de situations flirtant avec la folie. C'est un témoignage que j'ai souvent reçu de la part d'un certain nombre de patients éprouvés par la vie.

Les contes parlent de nos misères humaines et de nos traversées difficiles et inévitables, les mythes mettent en jeu les conflits internes des humains. Pour ma part, après la rencontre de l'auteure Marie Balmay, psychanalyste, puis d'une autre personne avec qui j'ai cheminé, je me suis mise à ouvrir la Bible avec d'autres, et je

ne l'ai plus refermée tant elle me parle de nos trajets, de nos conflits, de nos errances et de l'espérance qu'en chacun de nous la vie est la plus forte.

Ce témoignage, cette transmission par l'art de l'écriture est l'un des endroits très précieux que nous avons de dire sans raconter mais à suggérer comme le fait le poète, l'écrivain :

« Pendant longtemps je n'ai rien su de ma mère. Elle était une absente, une absente tendrement aimée et à laquelle je n'ai cessé de rêver quand j'étais adolescent. Par la suite je me suis efforcé de l'oublier et les années ont passé. C'est tardivement que le désir m'est venu de la faire revivre, de lui dessiner un visage, de lui reconstituer une vie avec mes mots. Non peut être une vie, mais les lambeaux d'une vie trop tôt interrompue par la dépression et la mort.

En 1983, sous le coup d'une impulsion, j'avais écrit une dizaine de pages. Mais je n'avais pas pu aller plus loin. C'était trop douloureux. J'avais rangé et oublié ces pages. Mais en novembre, à Jujurieux, j'ai rencontré un vieux paysan dont je suis un peu l'ami, et en parlant avec lui, j'ai découvert que lorsqu'il était jeune, il avait connu mes parents. Je lui ai posé des questions sur ma mère, et les petites choses qu'il m'a apprises ont réactivé mon désir de la tirer de l'oubli. J'ai alors recherché et trouvé les pages rédigées et j'ai poursuivi ce que j'avais ébauché douze ans plus tôt ».

Charles JULIET, *Lumières d'Automne*, p. 139

« Été 1959

Vers la mi-juillet, les trois adultes concocteront un projet étrange mais émouvant : ensemble, ils amèneront les trois enfants en pique-nique pour leur expliquer la situation de façon aussi claire et concertée que possible. Il s'agit de leur montrer le bel accord qui règne entre eux.

Sous vos yeux, la mère cueillera un bouquet de marguerites et l'offrira à la future belle-mère. Chaque fois que tu songeras à ce tournant, plus tard, tu seras tellement émue par la douleur d'Alison que tu en oublieras la tienne.

Plus jamais tu ne prêteras foi aux apparences harmonieuses.

Quatre-vingt-dix pour cent de ton œuvre littéraire est contenue dans ce seul après-midi, un peu comme l'énergie nucléaire est compressée dans une bombe atomique. S'ensuivra une longue, lente, et silencieuse explosion de mots, avec d'infinies retombées radioactives ».

Nancy HUSTON, *Bad Girl*, p. 236

Cette intervention a été présentée avec le support d'un diaporama et d'un choix de textes d'auteurs qui entraînent en résonance avec les différents points abordés et suggéraient la force et la place de l'écriture pour apaiser les douleurs, les partager et permettre à d'autres de les reconnaître et les traverser. Ces textes ont été partagés en petits groupes avec une mise en commun des effets de lecture. Vous les trouvez ci-dessous et ils sont mis en ligne sur le site WEB de l'association, le diaporama ne peut pas apparaître sur le site pour préserver le droit à l'image des photos des enfants.

TEXTE 1 - **L'enfance**

TIMOTHÉE DE FOMBELLE, *Neverland*, p. 74

Je n'ai pratiquement pas de mémoire, et pourtant il y a un endroit où tout cela reste vivant. L'enfance n'habite pas la mémoire. Elle habite notre chair et nos os. Même abîmés par elle, dressés contre elle, nous sommes faits de notre enfance, adossés à ses murs sombres. Elle est tout ce qui reste à ceux dont on dit qu'ils n'en ont pas eu.

Je sens encore bouger en moi le corps de l'enfant. Ce corps qui n'arrête jamais, petit moulin poussé par une force inconnue. L'enfant aux lèvres bleues qui se baigne depuis des heures. L'enfant endormi sur une valise. L'enfant qui s'habille seul dans la maison qui dort. L'enfant qui s'appuie sur le vent en écartant les bras. L'enfant perdu dans la rue. L'enfant qui mange. L'enfant clown. L'enfant qui a mal. L'enfant qui écrit. L'enfant qui court. L'enfant si bien caché qu'on l'a oublié. L'enfant qui parle seul. L'enfant qui pleure seul. L'enfant penché sur son genou blessé. L'enfant qui a chaud. L'enfant qui traîne un arbre mort. L'enfant sous la pluie. L'enfant avec, aux pieds, plus de boue que de bottes. L'enfant qui sourit de fatigue. L'enfant dans la grande descente à vélo, un cri tapi en lui. L'enfant qui écoute une histoire. L'enfant avec des talons hauts. L'enfant qui tremble. L'enfant au soleil. L'enfant qui attend l'heure.

TEXTE 2 - **La traversée**

CHRISTIANE SINGER, *Les Âges de la vie*, p. 11 puis p. 162

Nous sommes tous des gens du voyage. Et ce voyage est la vie. Nous traversons l'un après l'autre des pays où les perspectives et les aventures ne se comparent pas entre elles, où change jusqu'à la perception que nous avons des êtres, des choses, du temps et de l'espace.

Cette traversée nous ne l'effectuons pas seuls, mais, bon gré mal gré, avec la caravane de la génération avec laquelle nous nous sommes mis en marche et dont les rangs iront s'éclaircissant jusqu'au terme. Tantôt pleine d'ardeur, elle nous porte de son élan; tantôt rétive et incertaine, elle nous grève de son anxiété.

Déjà je pressens que les épreuves aussi cruelles soient elles, ne nous rencontrent jamais pour nous détruire mais pour nous éveiller à d'autres mondes de perception. Leur dureté n'en est pas dissipée pour autant. Que de désastres, que de désespérances à traverser ! Ces interminables passages où nous croyons ne jamais devoir nous réconcilier avec le monde, où tout prend un goût de cendre, où notre propre nom, semblable à ces noms de mauvaises rencontres dont chacun porte au cœur la brûlure détestée, devient insupportable à entendre !

TEXTE 3 - Tous les âges de la vie

CHRISTIANE SINGER, *Les Âges de la vie*, p. 167

Aujourd'hui loin encore de ces perspectives dont je pressens les somptueux déploiements, je suis encore sur la place publique où tous les âges de la vie se collettent et mènent leur sabbat : le petit enfant grave et serein, la fillette effrontée, l'adolescente empêtrée dans ses jambes trop longues, la jeune fille malade de toutes les impatiences, la femme mûre, rebelle et capable de reddition, la vieille femme que je serai demain et la morte des galaxies; tout grouille à la fois.

Je suis la mère et la fille. Quelqu'un en moi s'extasie de mes audaces et s'enorgueillit des pires frasques que je commets : c'est ma mère claire. Une autre, l'index dressé, secoue tristement la tête : c'est ma mère sombre. Une petite main sur la bouche quand je parle, pour que je vienne enfin jouer : ce sont les fillettes que j'ai été et celles, aussi, que je n'ai pas eues.

Un beau charivari, ma foi !

Réveillons encore un vieux secret qu'il ne faut pas oublier d'emporter dans le viatique de nos maturités : l'art de se ménager des haltes. Les retraites doivent rythmer la vie, lui donner, comme ponctuation dans un texte, sa respiration propre.

Il n'est que de partir seul, au loin ou dans une chambre close, pour prêter l'oreille à ce que le silence nous dit. Ce sont les rendez vous que nous nous devons à nous mêmes.

TEXTE 4 - Regard du nouveau né - Unis pour se séparer

CHRISTIANE SINGER, *Les Âges de la vie*, p. 41

Au plus profond de la vie viscérale, brille une petite lumière qui permet au fœtus, lorsqu'il ne dort pas, d'étudier dans des grimoires antiques les lois de Dieu et de la vie. (C'est ainsi toujours selon la tradition talmudique, que se déroule le séjour de l'enfant dans les entrailles de la femme.) Le petit sage, recroquevillé dans son cocon de chair, en sait bientôt autant qu'il en saura, vieillard après sa longue et studieuse traversée de l'existence. Toute l'histoire humaine s'inscrit dans son âme. Mais voilà qu'à l'instant de naître, l'ange de l'oubli descend vers lui et le frappe sur la bouche, car sans la faculté d'oubli il n'est pas de vie possible. Tout s'efface de sa mémoire. Il vient au monde avec toutes les apparences de l'ignorance, du dénuement et de la vulnérabilité.

Quiconque a plongé son regard dans celui d'un enfant à peine né – quelques heures, quelques jours au plus – ne discerne pas sans émotion, dans ce récit, la baroque réplique de ce qu'il a éprouvé. L'enfant à peine né diffuse un temps, autour de lui, la clarté de cet autre royaume, dont la naissance vient de l'arracher. L'unité originelle dont sa venue au monde le sépare, et où la mort plus tard le laissera reprendre sa navigation interrompue, emplit encore ses prunelles d'une sérénité et d'une gravité telles qu'il arrive, à celui qui s'y penche, d'y sombrer corps et âme.

Souvent même ce premier miracle qui métamorphose ceux qui en sont les témoins, se déroule-t-il à l'insu de tous, entre les barreaux de nickel d'un petit lit d'hôpital. Il est commun d'associer à « nouveau né » les qualificatifs de fragiles et de faible. Or, de toute ma vie, la sensation d'être en présence d'une force indiscutablement supérieure à la mienne, je ne l'ai connue que face aux nouveaux-nés.

TEXTE 5 - **L'arrivée au monde** - Unis pour se séparer

CHRISTIANE SINGER, *Les Âges de la vie*, p. 41

La mère qui garde contre elle son nouveau-né – dans un châle drapé à l'indienne par exemple - sait que, lorsqu'il dort, rien ne le réveille, ni le bruit des voix, ni les jeux des enfants alentour, ni le fracas d'un camion, ni le fait qu'elle se mette à courir. Il n'ouvre un œil que pour le refermer aussitôt avec un soupir d'aise. Sa confiance est entière.

Le mouvement est son élément naturel. Depuis sa conception, il nage, oscille et se balance. L'immobilité d'un lit solitaire n'anticipe pour lui que la tombe.

A la clôture du séjour utérin a succédé un autre royaume dont les limites sont désormais le halo de chaleur et d'odeur autour du corps de sa mère. Cette période où chacun des deux corps est sans cesse alerté des mouvements et des désirs de l'autre n'est comparable qu'aux premiers temps d'une passion amoureuse. Dans un même climat de moiteur et de quasi irréalité, deux êtres se cherchent, se mêlent et se caressent, sans épuiser jamais la faim ni le ravissement qu'ils ont l'un de l'autre. La perturbation du sommeil, la confusion du jour et de la nuit favorisent une glissée vers d'autres niveaux de perception.

L'intensité inhabituelle du vécu biologique entraîne un prodigieux affinement des sens : odeurs, rumeurs et frôlements gagnent une acuité extrême et s'entaillent au plus profond de la mémoire. Tout a le goût et l'odeur de l'autre – le pain mâché, l'eau bue et l'oreiller. Tout le prolonge et balbutie sa louange : la poignée de porte et l'abat-jour placé de guingois.

TEXTE 6 - **Souvenir intra utérin** - Unis pour se séparer

CHRISTIANE SINGER, *Les Âges de la vie*, p. 42

Ah ! Laisse moi un instant lecteur, te retenir encore dans le ventre de ta mère, un seul instant. Qui ne se souvient des rumeurs parfois du vacarme, qui règne dans la femme ? En elle bruit le sang, gargouille l'eau et gloussent les sucs gastriques. Et aux passages étroits, sifflent la bile et le chyle. En elle clapote le liquide amniotique où tu baignes. En elle, sans relâche un cœur proche – et tout près de toi s'opère la merveille féroce de la digestion qui broie et déchiquette – et la transmutation de la nourriture en force vive dont l'élixir substantiel goutte en toi. Parfois, contre la paroi de l'antra qui te protège, vient cogner le sexe de ton père, comme un mufle chaud et dur. Et la vie du dehors te parvient, assourdie, portée par la voix familière de celle qui t'héberge. Aujourd'hui encore, n'est-il rien qui s'accorde mieux à ton sommeil que le ruissellement de l'eau, dehors, les nuits d'averse ou dans la transe d'une fièvre, un brouhaha de voix dans la pièce voisine ?

TEXTE 7 - CHRISTIAN BOBIN, *Autoportrait au radiateur*, Gallimard, 1997, p. 35

Je suis au lit mais je n'ai pas tout à fait quitté le corps du sommeil, un corps massif, argileux, sans forme. Je ne bouge pas, je garde les yeux clos et j'écoute la rumeur du monde par la fenêtre entrouverte. Dans le lointain, des voitures passent. Quand il pleut, l'air qu'elles déplacent fait le bruit d'une soie que l'on déchire lentement. Un peu plus près, les lambeaux d'une conversation entre deux promeneurs. Le vent brasse les phrases, coupe les mots. Au premier plan, des trilles d'oiseaux, nets, forts, comme si la serpillère de l'air était tordue d'une main ferme et qu'il sortait ces notes-là, des gouttes de lumière. Cette perception matinale des bruits du monde me donne, depuis la petite enfance, une joie énorme. C'est par elle que je réapprends la grâce d'être vivant. Tout est là, rien ne manque. Je peux aussi bien rester au lit jusqu'au dernier de mes jours. Rien n'est encore décidé. Pour l'instant, je me contente d'écouter le bruit que fait le monde lorsque je n'y suis pas.

TEXTE 8 - **La vase des chagrins** - Chagrin et consolation

CHRISTIANE SINGER, *Les Âges de la vie*, p. 41

Or tout au fond de la détresse – tout au fond, jamais à mi chemin – nous attendent les plus suffocantes rencontres. Parfois c'est notre vieux démon de sainteté qui nous assaille, celui même que nous avons connu, enfant, dans la peur ou le délice et qui jaillit au rendez vous de l'éros et de l'amour. Je le retrouve parfois à feuilleter un livre – la Bible, les Upanishads, le Zohar, le Livre tibétain des morts -, un poète. Une phrase jaillit, que, parfois, je ne comprends même pas pour me mettre aux jambes les fourmis d'un étrange ravissement .

Mon corps devient cristal que le moindre attouchement, le moindre effleurement fait tinter. Ces états de conscience, comme les fleurs de lotus dans la boue, n'éclosent que sur la vase des chagrins. Je ne tente plus d'esquiver quoi que ce soit. Je ne rechigne devant rien. Le tragique, l'échec, la mélancolie, la maladie, la mort sont inséparables siamois du bonheur, de la santé, de la jubilation et de la vie.

Il n'y a pas de choix possible. Il faut tout prendre. Même lorsque le sens de ce que je traverse m'échappe, il finit toujours beaucoup plus tard dans quelque nuit, à m'apparaître. Une bizarre confiance, obstinée et têtue, impossible à ébranler par la raison, ne me quitte plus.

TEXTE 9 - **Un bébé inconsolable** - Chagrin et consolation

CHARLES JULIET, *Lambeaux*, p. 92

Quand le drame est survenu et que ta mère a été hospitalisée, des voisins t'ont recueilli et gardé quelques semaines. (...)

Lorsqu'il vint te chercher, Mme R et ses cinq filles ne voulurent pas te laisser partir. Elles s'étaient attachées à ce nourrisson et dirent à ton père qu'elles s'occuperaient de toi comme si tu étais un fils de la famille. Pourtant le bébé que tu étais aurait dû les excéder et les pousser à refuser de te garder. Car jour et nuit, les épuisant l'une après l'autre, tu ne cessais de pleurer. (Tu pleuras tant qu'un muscle de l'aine se déchira et qu'il fallut t'opérer d'une hernie.) Elles étaient aux petits soins pour toi, elles te nourrissaient comme il convient, te parlaient, te berçaient, te dorlotait, mais rien ne pouvait apaiser tes pleurs.

Ton père ayant oublié de leur indiquer ton prénom, elles choisirent de t'appeler Jean, à l'instar du fils du boucher, un garçon plaisant, sympathique, que tout le village appréciait. T'attribuer son prénom, c'était marquer l'espoir que tu aurais chance de lui ressembler, de recevoir en partage certaines de ses qualités.

TEXTE 10 - **L'angoisse** - Peur angoisse et confiance

CHRISTIAN BOBIN, *Autoportrait au radiateur*, p. 49

L'angoisse suscite la beauté - comme question réveille sa réponse. A la source d'un grand poème, d'une belle musique ou d'une architecture sacrée, il y a une angoisse que l'on apaise en lui donnant forme, rythme, mesure. Toutes nos peurs viennent de l'enfance. La beauté y répond en nous racontant ses histoires. C'est l'ogre qui s'assied au chevet de l'enfant, qui ouvre le livre et commence à lire : « Il était une fois... »

TEXTE 11 - **Peurs d'enfant - Peur angoisse et confiance**

CHARLES JULIET, *Lambeaux*, p. 94

La peur. La peur a ravagé mon enfance. La peur de l'obscurité. La peur des adultes. La peur d'être enlevé. La peur de disparaître. Le matin, à l'aube, quand tu mènes tes vaches paître, et que loin du village, longeant des bois tu t'enfonces dans la campagne déserte et silencieuse, tu ne cesses d'être aux aguets, de te retourner, de scruter le moindre buisson, de surveiller ce qui t'est proche tout en promenant un regard circulaire sur les lointains. Pour te rassurer, tu te tiens au plus près de tes vaches. Tu as cet espoir que peut être elles pourraient te défendre. Parfois à voix basse, pour ne pas alerter le voleur d'enfants qui s'apprête à bondir et se saisir de toi, tu leur parles. Le son de ta voix t'aide à te sentir moins seul, moins menacé, et la présence des bêtes te reconforte.

Mais le pire, ce sont les soirs d'hiver où il faut aller chercher le vin à la cave. Chaque pas, chaque geste mis au point en vue de ne pas faire durer la terrible épreuve une seconde de plus.

Sortir, plonger dans la ténèbre, traverser la cour, ouvrir la porte d'une main ni trop lente ni trop rapide, éclairer, dévaler les escaliers avec ce sentiment que tu t'enfonces graduellement dans l'abîme, la lumière avare qui n'éclaire qu'un faible espace et laisse dans l'ombre le tonneau près duquel tu dois attendre interminablement que ton pot se remplisse, le robinet haï qui ne laisse couler qu'un mince filet noir, le sang qui bat aux tempes, les oreilles qui bourdonnent, puis remonter, t'empêcher de gravir les marches quatre à quatre, veiller à ce que le vin ne s'échappe pas du pot tenu par la main qui tremble, éteindre, refermer précautionneusement la porte, mais la serrure qui grince et risque de signaler ta présence, la cour traversée en trois bonds, la lumière retrouvée de la cuisine, attendre un instant dehors appuyé contre le mur, reprendre haleine, laisser le cœur se calmer, retrouver la possibilité d'entendre et de parler, puis bravement pousser la porte et reprendre ta place à table comme si de rien ne s'était passé.

Chaque fois terrifié. Chaque fois dans un tel état que tu t'approchais de la folie.

TEXTE 12 - **La vie dans son inattendu - Jalousie et partage**

MARIETTE JACQUET, *L'Enfant citron miel*, p. 76

Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs. Les deux plus grands étaient bien vivants. Mais le dernier, le plus petit allait leur manger leurs parents. Cela pourrait être un conte, une chanson pour enfant, c'est l'histoire de chaque naissance, quand l'équilibre longuement construit des relations entre chacun dans la famille est brutalement remis en cause par l'arrivée d'un dernier-né...

Or, l'histoire tourne au noir lorsque le dernier -né n'est pas celui qu'on attendait. Elle tourne au noir, mais sans le dire, en virant doucement au gris. Bien sur, il y a le drame, maman qui pleure parfois, papa les sourcils froncés. Pourtant dans l'ensemble « Et les grands comment vont ils ? — Les grands ? Oh ça va... » Puisqu'ils vont à l'école, que mamie est là pour les garder, qu'ils jouent toujours, en criant dans le jardin quand je rentre quelques heures de l'hôpital – puisqu'ils ont leurs copains, leur vie, et que, bien imprégnés des œuvres de Dolto nous leur parlons, leur expliquons, partageons. Partageons... Oui mais avec quel ton, dans nos mots ? Quels non-dits dans nos dires ? Quelle retenue dans nos pleurs ? Sourires forcés. Je ne sais plus de quel côté se lève le soleil. Je joue avec eux comme une automate.

Peut être que toutes les mamans d'enfants handicapés se mentent à être elles-mêmes le même mensonge leitmotiv : « Les grands ? ça va » J'ai compris quelques années plus tard

combien c'était faux. Ils n'ont pas l'air de souffrir ? Comment pourraient-ils s'autoriser à montrer leur douleur quand les parents semblent s'arranger si bien avec la leur ? Ils ne détestent pas ce petit frère, ver dans le fruit, vampire de temps et de jeux ? Pourtant... Au plus profond de leurs rêves ils le haïssent, ils le tuent avec plus de violence encore que les livres ne le disent. « Tu n'aurais jamais du le faire, celui là. » Impossible de partager cette horreur avec une maman qui ne semble pas en être bien sûre elle-même.

Simon le second, de deux ans l'ainé de François, je le laisse s'enfoncer doucement dans un monde à lui, fait de rêveries coupées de refus, de colères. De tonique qu'il était, il devient hyper actif, d'indépendant : solitaire; il avait « son caractère », il devient caractériel.

TEXTE 13 - **La vie**

CHRISTIAN BOBIN, *Autoportrait au radiateur*, p. 34, p. 41 et p. 47

Dans ce monde il n'y a que la joie qui m'intéresse. Ce que j'appelle « joie » est de même envergure que la vie – quelque chose de brillant comme une larme sur un visage ou comme un bouton d'or dans l'herbe, sans que l'on puisse distinguer entre ces deux lumières.

Il y a un instant où notre vie, sous la pression d'une joie ou d'une douleur, rassemble ce qui, en elle, était auparavant dispersé – comme une ville dont les habitants abandonneraient leurs occupations pour se réunir tous sur la grand- place.

Cet instant peut arriver à n'importe quel âge, à deux ans comme à quarante. Ce qui est créé là ne cessera plus ensuite de répandre ses effets jusqu'à notre dernier souffle. Ce qu'on appelle le charme d'une personne, c'est la liberté dont elle use vis- à- vis d'elle même, quelque chose qui, dans sa vie, est plus libre que sa vie.

2. APRÈS-MIDI : MISE EN PERSPECTIVE DU TRAVAIL PLURIDISCIPLINAIRE DE RÉSON'ENTRE EN RAPPORT AVEC LE THÈME DE CETTE JOURNÉE

ÉCHANGES AUTOUR DE LA PROJECTION DE DEUX RÉSUMÉS FILMÉS DES JOURNÉES D'ÉTUDES DE L'ASSOCIATION

« Où est l'enfant ? », 2018

« Le trousseau psychique de l'enfant », 2017

avec Anne Sophie Bordes, Bénédicte Descarpentries, Marie Lacroix,

Mireille Martin, Alice Perry et Agnès Satger

Vidéos à regarder sur le site de l'association : www.resonentre.com

Imprimé à Lyon, septembre 2020
Graphisme : Florence Vandermarlière
Impression Digitprime, 18 rue de Condé, Lyon 69002



24 rue Ornano 69001 Lyon

resonentre3@gmail.com

<https://www.resonentre.com/>